

Une vie d'agricultrice ¹

Ce texte reprend une partie de l'entretien qui s'est déroulé au domicile de Mme Demougeot. Lors d'un premier rendez-vous, nous avons défini ensemble les thèmes sur lesquels elle souhaitait s'exprimer. Le texte qui suit reprend une petite partie de son témoignage. Ainsi, elle nous raconte sa vie d'agricultrice, avec ses joies et ses peines. Elle nous donne à voir ce qu'étaient les veillées, l'effeuillage du maïs. Même si les conditions de vie étaient parfois difficiles, elle regrette les solidarités villageoises, matérialisées par une entraide quasi-permanente.



Être femme et agricultrice avant la modernisation

A ma connaissance, il n'y avait pas de femme seule en agriculture, sauf pendant les guerres. Le supplément de travail, c'était le jardin, l'entretien de la maison, tout au long de l'année, les récoltes de fraises, les confitures, les haricots verts, tout ce que vous voulez. On n'avait pas de stérilisateurs dans le moment, c'était la lessiveuse.

A la morte saison, disons... ce qu'on appelle la morte saison, du début de l'automne au printemps, les femmes étaient debout à six heures. Elles buvaient le café, allaient à l'écurie traire les vaches et sortir le fumier, puis rentraient et levaient les gosses pour aller à l'école. Après, il fallait faire la cuisine. Avant midi, on repartait vite à la fromagerie chercher le petit lait, qu'on appelait le babeurre. C'était souvent le travail des femmes, ça ! Puis après, on allait à la soupe, et naturellement, on faisait la vaisselle. Les après-midi, quand ce n'était pas encore la saison du jardin, comme j'étais une femme de couture, de tricot, je cousais, je tricotais ! Et puis le soir, vers quatre heures et demie cinq heures, on repartait à l'écurie, on mangeait la soupe et c'était la veillée.

Par contre, pendant les foins et les moissons, on était debout à cinq heures et demie, on refaisait les mêmes tâches, on emmenait les vaches à la pâture. Quand il n'y avait pas encore de clos avec les fils de fer, il fallait garder les vaches. Ensuite, on partait aux foins.

Le matin à l'aube, les hommes partaient couper le foin à la faucheuse. Nous les femmes, on allait défaire les andains, à la fourche. On revenait à midi, et on retournait l'après-midi. On faisait tout en vitesse. Je me souviens d'avoir déchargé les voitures de foin, et entre deux voitures, fait chauffer mes pommes de terre. Les premières années, il n'y avait pas de gaz. J'avais la grosse cuisinière. On a mangé parfois des pommes de terre pas cuites ou bien brûlées. Il fallait être au grenier et puis en bas. Quand on déchargeait le foin, j'étais sur la voiture. Le foin en vrac, bien sûr. Puis après, quand il y a eu les bottes, les petites, je restais sur la voiture, parce que c'était mon truc à moi : je jetais les bottes sur le grenier. Mon mari était souvent tout seul au grenier pour bien les ranger, parfois papa était là.

L'après-midi, quand on avait le temps de rester une demi-heure, on faisait la sieste. Je ne sais pas ce que c'était comme sieste, mais enfin... Et puis il fallait repartir, re-faner, mettre en rouleaux avec le râteau, et puis charger à la fourche. Les premières années, je les ai faites, les voitures de foin, mais après bonjour les dégâts. C'est pour ça que ma colonne et puis mes hanches, elles ont ramassé ! On essayait de rentrer pour être là quand les gosses revenaient de l'école. Alors là, nous, on faisait - c'était notre spécialité - un

¹ Entretien réalisé par Claudel Guyennot (Association BRES). Texte rédigé d'après les propos de Mme Demougeot et retravaillé par le comité de lecture de la CCBR.

bon « quatre heures » avec les gosses. Et puis le soir, une soupe, et c'était tout. Il fallait encore soigner les cochons, porter les seaux.

Un soir de quinze août, l'orage menaçait. Il y avait des gerbes prêtes à rentrer. Quand tous nos invités ont été partis, on s'est dépêché d'aller charger une voiture de gerbes sous les éclairs. J'avais couché mes deux gosses, fermé à clé. On s'est couché à deux heures du matin... très contents... on n'en pouvait plus. Le lendemain matin on s'est dit : « *Nous, notre blé, il est dans la grange* ». En plein été, on ne se couchait jamais avant dix ou onze heures du soir.

Les veillées

Bon, il y avait la famille parfois, mais souvent c'étaient les voisins. D'abord, on allait jouer au tarot. Quand ils étaient trois ou quatre, moi, j'allais me coucher. Je n'ai jamais appris à jouer. C'était au moins une fois par semaine, une fois chez les uns, une fois chez les autres. On avait nos maisons, hein ! On faisait une bande, on était cinq, six ménages. Parfois, nous les femmes, on n'y allait pas. Parce que quand les enfants étaient petits, il fallait rester à la maison. J'avais peur la nuit, parce que mon homme ne rentrait jamais avant une heure du matin, une heure et demie. C'était toujours les quatre ou cinq mêmes qui jouaient au tarot.

Parfois, quand ma fille était petite, j'y allais, parce que c'était chez un voisin. Je la prenais dans son landau, on la couchait dans le grand lit. Après, quand j'ai eu les deux, non, je n'y allais plus.

Pendant certaines veillées, on effeuillait le maïs. C'était du travail, une obligation si on veut, mais c'était un vrai plaisir. On allait cueillir le maïs tout l'après-midi avec les hommes. Puis, quand on rentrait, il fallait s'occuper des cochons et des vaches. Il fallait faire et surveiller la tarte (je faisais des aller retour entre la grange et la cuisine). L'effeuillage prenait deux heures à peine mais la collation, elle, durait trois heures. C'était une rigolade, et puis on était tous, comment dire, des gens mariés, depuis déjà bien des années. Moi, j'avais 25-30 ans, mais le plus vieux couple était âgé d'environ 70 ans. Ils étaient à la retraite, c'était leur gendre qui faisait les champs, mais le grand-père, il allait cueillir le maïs, et tout le monde venait effeuiller le soir. Quand tout le monde était parti, il fallait débarrasser la table, faire la vaisselle... Et moi la petite Solange, je me couchais à deux heures du matin ! Et à six heures, il fallait se lever. Mais quand on est jeune et qu'on s'entend bien, tout ça... la fatigue c'est rien.

C'était en octobre, novembre. On essayait de finir pour le 11 novembre. Une année, on a cueilli le maïs les pieds dans la neige. Il ne faisait pas chaud dans les granges. C'était comme ça. Alors, on effeuillait un petit peu, puis après, on se mettait des feuilles de maïs sur les jambes, nous les femmes, pour avoir les jambes au chaud.

On faisait ensuite une collation, avec du pâté. Ce temps-là, les jeunes ne l'ont pas connu ; pourtant Danielle, ma fille, s'en souvient. Elle était déjà en pension. Alors, on essayait d'effeuiller chez nous un samedi soir, pour qu'elle soit là. Mais par contre, aucun jeune de son âge ne venait. Elle était trop contente de nous entendre raconter des histoires des « machins » en patois. Gilles, cinq ans après, ne s'en souvient pas. Ça, c'était rigolo !

Témoignage de Solange Demougeot
La Chassagne
Juin 2014